

Je crois que j'ai une attaque

*I*l fait si sombre. Et quel silence ! On est sans doute
en pleine nuit.

Mais alors, pourquoi ai-je aussi chaud ?

Je suis dans mon lit ; je suis brûlant. Je ne connais rien de pire comme sensation. J'ai toujours détesté ça. Depuis l'enfance. C'est l'inconvénient, quand on grandit dans un désert...

C'était un mercredi. Je ne pensais pas mourir ce jour-là. Personne ne s'attend à mourir un mercredi.

Et certainement pas en faisant ce boulot.

J'étais prof dans un lycée et, à soixante ans, je pétais la forme. Mon travail à temps partiel me laissait le loisir de faire des virées avec ma Harley, de jouer de la guitare et de m'occuper de mon potager – que des passe-temps solitaires. J'attachais une grande importance à ma santé. Je cuisinais les produits de mon jardin, j'évitais les graisses saturées et le prêt-à-manger sous toutes ses formes, et je faisais de l'exercice quotidiennement depuis plus de quarante ans – c'était même comme ça que j'avais rencontré ma femme, Lili. Et si on avait parfois pu me qualifier d'impétueux, je n'avais rien d'un casse-cou. Je

ne pouvais jamais ma Harley au maximum des capacités de ses 1 360 cc – de loin pas – malgré la voix de mon ami d'enfance Robert « Evel » Knieval qui, à chacune de nos virées, résonnait dans mes oreilles, m'incitant à mettre les gaz. J'avais une vie agréable, confortable et *tranquille*. Après la profession que j'avais exercée, enseigner était une bénédiction.

Pendant vingt-cinq ans, il en avait été tout autrement. J'avais commencé ma carrière comme policier dans la vallée de Napa, en Californie, puis au cap Cod, dans le Massachusetts, avant de devenir shérif du comté de Clay, dans le Nebraska, et ma vie n'avait vraiment rien eu d'une promenade de santé ! Entre les poursuites en voiture à vive allure, les confrontations avec des criminels armés ou les incursions au cœur du territoire des gangs pour procéder à une arrestation, j'avais risqué ma peau pour le bien de la communauté chaque fois que j'enfilais mon uniforme, comme tous mes collègues. Dans le feu de l'action, je n'avais jamais pensé au danger. Peut-être que ça m'avait même un peu excité. Rien ne vaut la montée d'adrénaline qu'on ressent quand on essuie les tirs d'un suspect et que les renforts se font attendre.

Mais le métier de policier est une activité qui convient surtout à un jeune homme. Je l'ai toujours su. Après vingt ans de ce régime, si on est encore en vie, c'est le moment de raccrocher, et c'est ce que j'avais fait. J'avais cinquante-cinq ans, et j'avais réussi ; j'avais fait mon temps et m'en étais sorti sans une égratignure. Je pensais même avoir servi à quelque chose. J'étais prêt pour un nouveau départ, une existence plus tranquille. J'ignorais alors, après toutes ces années où j'avais côtoyé la mort au quotidien, que la plus grande menace de ma vie viendrait de mon propre corps.

Quelle heure est-il ? Cette chaleur est insupportable. Je ne vois pas le réveil sur ma table de nuit. Peut-être qu'il y a eu une coupure de courant. Ça expliquerait l'obscurité dehors. Normalement, je distingue les réverbères, même à travers les rideaux.

Quand je tente de balancer mes jambes hors du lit, je m'aperçois que je ne peux pas bouger. Intéressant. Ne serais-je pas vraiment réveillé ? Les ténèbres, cette chaleur et ce silence ne seraient alors que les fruits de mon imagination. C'est juste un rêve. Au réveil, tout ira bien...

Quitter la police – ou l'armée, d'ailleurs – n'est pas sans poser certains problèmes. Je voulais continuer à travailler, mais je craignais que le monde civil n'ait rien à m'offrir pour combler le vide créé au moment où j'avais rendu ma plaque. Par pure coïncidence, Randy Fitt, l'homme qui m'avait trouvé un poste dans la police de la vallée de Napa des années plus tôt, avait repris contact avec moi.

« Le lycée de Napa cherche un professeur de criminalistique, m'a-t-il dit, toujours au fait de tout ce qui concernait la police dans la région.

— Pourquoi tu me parles de ça ?

— Je pense que tu devrais présenter ta candidature. Histoire de faire travailler un peu tes méninges.

— Je ne sais pas, Randy. Ça ne paye pas des masses dans l'enseignement, à ce qu'on dit.

— Alors, fais-le pour ton bien ! »

J'avais raison à propos de l'argent ; pourtant, j'ai été largement récompensé de mes efforts, mais de façon différente. J'avais commencé et terminé ma carrière dans la police à Napa, mais pendant les années où j'avais quitté la ville, les gangs en avaient pris le contrôle. En parti-

culier les Norteños – dont les membres se distinguaient par leur couleur, le rouge – du nord de la région, et les Sureños, du sud, qui se paraient de bleu. Agressions, vols, meurtres... rien ne leur faisait peur. Chaque fois que je passais les menottes à un suspect, le peu de sympathie que j'éprouvais encore à leur égard s'évaporait.

Puis je suis entré au lycée de Napa, mon premier jour en qualité de prof, et c'est moi qui ai appris une leçon précieuse, alors que mon passé entraînait en collision avec mon avenir.

On m'avait indiqué une salle de classe au bout d'un couloir où m'attendaient une trentaine de jeunes âgés de seize ans. Trop tard pour reculer : j'étais mort de trouille. Un gang armé jusqu'aux dents, pas de problème. Mais des ados ? Qu'est-ce qui m'avait pris d'accepter ? Enfin, je suis arrivé devant la salle ; j'ai respiré à fond et j'ai ouvert la porte.

Ensuite, je suis resté cloué sur place.

Tous mes réflexes de flic sont revenus en un instant, alors que j'envisageais déjà de me replier dans le couloir, de dégainer mon arme et d'allumer ma radio pour appeler des renforts.

« Requier assistance *immédiate*. Situation potentiellement explosive entre membres de gangs ; ils sont nombreux. »

Puis j'ai regardé à nouveau. Je ne rêvais pas : le fond de la classe était entièrement occupé par des jeunes portant des bandanas rouges, tandis que la première rangée n'était qu'un océan de bleu. Tous appartenaient à ces bandes qui m'avaient donné tant de fil à retordre pendant toutes ces années. Mais ici, maintenant, ils étaient simplement des ados à l'école.

Et ils étaient venus assister à mon cours.

Peut-être pour la première fois de ma vie, j'ai compris la nature du problème que posaient les Sureños et les Norteños aux forces de l'ordre. Ils n'étaient que des gamins, du moins au moment de rejoindre les gangs. Ils partageaient la même salle de classe, ils avaient leurs petites cliques à la cantine le midi et ils traînaient ensemble après les cours. Mais c'était juste des jeunes en quête de sens. Si la police n'était pas capable de le leur donner, peut-être que le système éducatif y parviendrait.

J'ai su que j'avais pris la bonne décision, et pas seulement pour mon propre bien.

Je suis de nouveau au service de la communauté. Je vais réellement changer les choses.

Ce n'est pas un rêve. Mais quoi alors ? Tout est confus. Je ne suis pas bien, apparemment. Ça expliquerait que je ne voie rien. J'ai peut-être été blessé ?

Après tout, je suis flic. Le danger fait partie du boulot. J'aurais pris une balle ?

Une minute. C'est n'importe quoi. J'ai quitté la police depuis des années. À moins que... Si ça se trouve, je ne suis pas vraiment parti ; j'ai peut-être été tué au feu ?

Est-ce que je suis vivant ? mort ?

Tout avait commencé la veille, le mardi 19 mai 2009. Lili et moi vaquions à nos occupations. Une des choses que j'aimais chez elle – parmi d'autres – c'était qu'elle avait choisi de consacrer sa vie au service de la communauté. Quand j'avais fait sa connaissance quatre ans plus tôt, elle était sage-femme et mettait au monde des enfants ; à présent, elle s'occupait de patients à l'autre extrémité du spectre des âges, comme infirmière au Centre de soins palliatifs de la vallée de Napa. Entre-temps, elle avait travaillé dans notre clinique locale. Elle

avait assisté tellement de gens, au début comme à la fin de leur vie. J'aimais ça chez elle. Elle appréciait le fait que, d'une certaine façon, je me charge d'eux dans l'intervalle. À nous deux, nous couvrions toutes les tranches d'âge.

J'avais cours le mardi. Comme le lundi, mercredi, jeudi et vendredi. Alors que je me réveillais, j'ai entendu Lili rentrer de sa séance de gym matinale. C'était normal. Je me suis préparé un petit-déjeuner, j'ai pris une douche et me suis affairé dans la maison jusqu'à ce qu'il soit l'heure pour nous deux d'aller au travail. Le centre de soins palliatifs se trouvait à environ trois kilomètres de chez nous, le lycée à peu près à la même distance dans la direction opposée. Lili est partie en voiture, une magnifique Mustang rouge ; moi, j'ai pris ma Harley, comme d'habitude. Quelques kilomètres permettent à peine au moteur de chauffer, mais aller au travail en deux-roues me fait plaisir. J'ai possédé des motos toute ma vie, et c'était plutôt cool de se pointer en Harley. Certains gamins me regardaient arriver en écarquillant les yeux ; les autres m'observaient subrepticement, lorsqu'ils pensaient que je ne les remarquais pas. Mais tout le monde m'entendait faire mon entrée, j'en étais sûr. Difficile d'ignorer une Harley.

Dans la salle des profs, j'ai vérifié si j'avais des messages, puis j'ai bu un café en compagnie de quelques collègues, avant de parcourir mes notes pour le cours de la matinée. La routine.

Ensuite, j'ai remonté le couloir, j'ai ouvert la porte de ma salle d'un coup sec et j'ai préparé mes transparents, mes cassettes vidéo et des flacons remplis d'un épais liquide rouge foncé. J'avais prévu des travaux pratiques. Nous allions recréer les traces de sang de scènes de crime réelles et chercher des indices grâce aux éclaboussures.

S'agissait-il de projection à vitesse basse ou élevée ? Quel type de sang observations-nous ? Que pouvions-nous en déduire ? Mieux qu'un épisode des *Experts* ! Si mes élèves se révélaient à moitié aussi enthousiastes que moi, ce cours serait une réussite.

Ils ont adoré. Il y avait du faux sang partout. Sur les pupitres, dans les livres et sur leurs vêtements, mais personne ne s'en est plaint. Même pas les Sureños – et s'il y a un groupe qui n'aime pas porter du rouge, c'est bien eux.

Les éclaboussures peuvent nous apprendre tant de choses – angle du tir, vitesse de la victime par rapport à l'auteur du crime, positions respectives des protagonistes, etc. Grâce à la couleur et à la texture du sang, on peut même aller jusqu'à émettre une hypothèse sur l'heure du crime. Tir de précision à distance ou à bout portant, victime sur la défensive ou en position d'attaque, autodéfense ou non.

« Avec ces indices, vous n'avez besoin de rien de plus, leur ai-je expliqué. Les réponses aux questions que vous vous posez sont là si vous savez où regarder. »

Et je savais où regarder. En fait, le sang n'avait pas de secret pour moi. J'en étais intimement convaincu. J'en avais vu au plafond, j'en avais vu sur des voies de chemin de fer, j'avais vu des appartements entiers repeints avec. J'avais vu des hommes qui en avaient tellement perdu qu'ils semblaient creux. J'avais vu des cœurs sur le trottoir, de la cervelle aux fenêtres. J'avais vu du sang sur les murs, les portes, les gens, les animaux de compagnie. J'avais tout vu.

Du moins le pensais-je.

Il n'y avait qu'un scénario que je n'avais pas abordé avec ma classe. Une scène de crime que j'avais omise. Celle où il n'y a pas d'éclaboussures. Celle où le sang,

resté à l'intérieur du corps de la victime, attaque sans pitié et sans raison.

Dans moins de vingt-quatre heures, ce scénario allait me devenir terriblement familier, bien plus que je n'aurais jamais souhaité.

Je viens juste de voir une lueur vacillante, j'en suis pratiquement sûr. Une étincelle, en tout cas. Quelque chose devant moi gagne en netteté. Mes yeux s'adaptent-ils simplement à l'obscurité ou fait-il réellement plus clair ?

J'entends quelque chose aussi. Des voix, des gens.

Je parviens presque à distinguer une forme devant moi. Ma femme ? Est-ce pour cette raison qu'elle n'est pas allongée à côté de moi ?

C'est elle. C'est Lili. Mais avec qui est-elle ? Et que font-ils dans notre chambre ?

Trop tard. Les ténèbres sont de retour et je...

Veux...

Dormir...

J'étais anormalement grincheux ce mardi-là. Je me rappelle avoir été brusque avec les élèves – au point de m'en irriter moi-même. Quand on fait des travaux pratiques – salissants, qui plus est – il faut s'attendre à des retombées. Niveau de bruit, excitation, comportement : tout monte d'un cran. D'habitude, je maîtrisais la situation en exploitant cette exubérance de manière positive. Mais ce mardi-là, dès qu'un élève parlait de façon déplacée, je tentais de lui clouer le bec. Et pour une raison quelconque, ça m'a vraiment déplu de les voir se mettre à ranger leurs livres avant la cloche de midi. J'ai senti que je commençais à bouillir.

Pourquoi ? Ça ne me ressemblait pas. Je n'aimais pas ça. Ce n'était pas ma manière d'enseigner.

Ce n'était pas *normal*.

Drrrrriing.

Sauvé par le gong. Littéralement. Les gamins se sont dirigés vers la cantine, les rouges d'un côté, les bleus de l'autre – ce que je venais de leur montrer n'avait visiblement pas suffi à leur couper l'appétit –, et je me préparais à partir, ayant déjà tout oublié. Je ne donnais qu'un cours le mardi. J'avais mon après-midi de libre. Juste quelques courses à faire avant de rentrer. Que rêver de mieux ? Le soleil californien me tapait dans le dos et je chevauchais ma Harley avec insouciance dans Jefferson Street.

Quelques années plus tôt, j'aurais ronchonné à la perspective de devoir faire la tournée des magasins du coin. Mais Lili avait un emploi du temps bien plus chargé que le mien, et j'étais beaucoup moins stressé depuis que j'avais quitté la police pour l'enseignement. J'avais donc pris l'habitude de faire les courses ; et puis ça me permettait de faire un tour en bécane.

J'aurais pu me laisser tenter par une escapade vers l'autoroute et les montagnes – l'occasion de pousser la Harley à fond ; Evel aurait été fier de moi –, mais rentrer au bercail me procurait autant de satisfaction. East Avenue traverse Napa du nord au sud. C'est l'artère principale du quartier d'Alta Heights, il lui arrive donc d'être encombrée. Mais tandis que je mettais mon clignotant pour tourner dans notre allée, je ne faisais pas attention à la circulation. Je n'avais d'yeux que pour ce chêne magnifique, au moins aussi âgé que notre maison construite soixante-dix ans plus tôt, et derrière lui les lavandes et les rosiers en fleurs. J'ai souri.

Que la nature est belle.

Autant j'aimais me balader à moto, autant je me réjouissais à la perspective de m'occuper de mon potager derrière la maison pendant les deux prochaines heures.

Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point j'appréciais ma propre compagnie avant que Lili ne m'en fasse la remarque, peu après notre première rencontre. Elle m'avait dit qu'elle n'avait jamais connu quelqu'un d'aussi bien dans sa peau. Même au travail, c'était juste moi dans une voiture de patrouille ou moi dans une salle de classe.

« Tu n'as vraiment besoin de personne, n'est-ce pas ? m'avait taquiné Lili.

— Si. De toi.

— Ha ! on verra. »

Je songeais à ça de temps à autre, généralement après avoir passé deux ou trois heures sans contact avec un autre être humain – sans m'en porter plus mal. Je crois que c'est bon pour l'âme d'être seul parfois, perdu dans ses propres pensées. Mais même un solitaire a besoin d'une compagne.

Quand Lili est rentrée, elle a pris une douche et m'a rejoint pour le dîner que j'avais préparé.

« Qu'est-ce que je deviendrais sans toi ? » a-t-elle dit, m'embrassant alors qu'elle prenait place à table.

Le précédent propriétaire avait complètement réaménagé la maison, transformant une série de petites pièces en un espace ouvert plus vaste. Depuis ma chaise, je voyais la cuisine et le salon. Malgré une surface plutôt réduite, l'ensemble avait l'air spacieux et accueillant.

Après manger, Lili a allumé la télévision et j'ai pris un livre – une autre occupation solitaire dont je ne pouvais pas me passer. Une soirée parfaite – une de plus. Vers vingt heures, Lili a décidé d'aller se coucher – le prix à payer, à force de se lever à quatre heures chaque matin

pour aller à la gym avant le travail. J'ai continué à lire encore deux heures – une dizaine de chapitres – avant de la rejoindre.

À part ces quelques bricoles qui m'avaient irrité avec mes élèves, ç'avait été un mardi comme les autres. Rien de bien excitant, mais à soixante ans, je ne demandais pas plus.

Il y a une lumière au bout du tunnel. La lueur vacillante est de retour. Je la vois au loin, par intermittence. Elle me guide. Je veux en voir plus.

J'aimerais comprendre ce qui se passe. Est-ce que ma femme est toujours là ? Est-ce qu'elle me protège ? Suis-je en sécurité ?

Ou bien cette lumière au bout du tunnel est-elle l'avant d'un train sur le point de m'écraser ?

Parfois, j'entends sonner le réveil de Lili, pas toujours. À quatre heures du matin, ce mercredi 20 mai 2009, je dormais à poings fermés.

Une odeur de café flottait dans l'air depuis le coin salon ; c'est la première chose que je remarquai quand j'ai commencé à remuer dans mon lit. J'ai souri.

Lili est probablement revenue de son cours de gym.

Le bruit des bols et des couverts entrechoqués dans la cuisine m'a confirmé cette hypothèse. Me forçant à ouvrir les yeux, j'ai vu que le réveil indiquait 6 h 45. Pour moi aussi, il était l'heure de se lever.

Se doucher est un des grands plaisirs de la vie moderne, mais se raser est une véritable corvée à laquelle je me livre quotidiennement depuis quarante-cinq ans sans qu'elle soit jamais devenue plus agréable. Mais cette fois, alors que je regardais dans le miroir embué de la

salle de bain, ç'a été pire que d'habitude. Quelque chose clochait.

Je n'étais pas dans mon état normal.

Je me suis creusé la cervelle pour comprendre la nature du problème. *J'ai de nouveau dû prendre ma douche beaucoup trop chaude.* Voilà l'explication pour ce bref vertige.

Mais alors que j'aspergeais d'eau froide ma peau lisse comme celle d'un bébé, je me suis aperçu que ce que je ressentais aujourd'hui n'avait rien de familier. Je n'étais pas étourdi ou nauséeux. Je n'avais mal nulle part. Mais quelque chose ne collait pas. Je n'arrivais simplement pas à mettre le doigt dessus.

J'ai fait mon possible pour continuer à observer ma routine matinale. Lili a frappé à la porte pour savoir si je voulais du café.

« Ça va, merci, lui ai-je répondu, bien qu'il n'en fût rien.

— Tu es sûr que tout va bien, mon chéri ? m'a-t-elle demandé, me regardant des pieds à la tête, alors que je la rejoignais à la cuisine.

— Je me sens... (J'ai marqué une pause, cherchant le terme qui convenait.) Je me sens *bizarre*.

— Tu devrais peut-être t'asseoir ? »

M'asseoir ? Oui, bonne idée.

Je me suis affalé sur le canapé du salon. Est-ce que j'avais chopé un virus ? Avec tout ce qui traîne dans une école, ce sont des choses qui arrivent. J'ai laissé mes pensées et mes mains explorer mes cuisses, mon ventre, ma poitrine, comme un scan complet de mon corps. Je n'étais pas malade. Je n'avais pas d'indigestion. Ce n'était pas une migraine. Alors quoi ?

« Rich ? »